FÉV 2022

CRÉA'TURE ZINE

La Musicalité

NO.3

Quelques mots sur la Créa'ture :

L'idée de la création d'une revue collaborative est née sous un soleil luisant, dans les jardins du site Vauban de l'Université de Nîmes, en septembre 2021. Qui eût cru que de l'obligation de faire un projet collectif des étudiants en Master Fiction naîtrait cet être à part entière, mélange entre une forme de vie et la littérature sous ses formes les plus variées ?

Ce journal a une valeur émotionnelle forte pour les membres de notre équipe : il a permis à certains de se remettre à l'écriture ou au dessin après une longue pause, à d'autres de s'y mettre. C'est une opportunité de s'exprimer, mais également de participer à l'image du master. C'est aussi la possibilité de découvrir les styles et inspirations de chacun dans un cadre entre le scolaire et le personnel. Alors merci !

Nos valeurs : l'inclusivité, l'ouverture d'esprit et la créativité, le tout en s'amusant !

La team Créa'ture zine

Sleepless Sonnetina

Pulaski at Night – Andrew Bird

The city falls to sleep at the dawn of light.
Some days I dream I'm back in Chicago,
in our shared flat, you spent your days painting
the skyline, and smoking cigarettes all night.

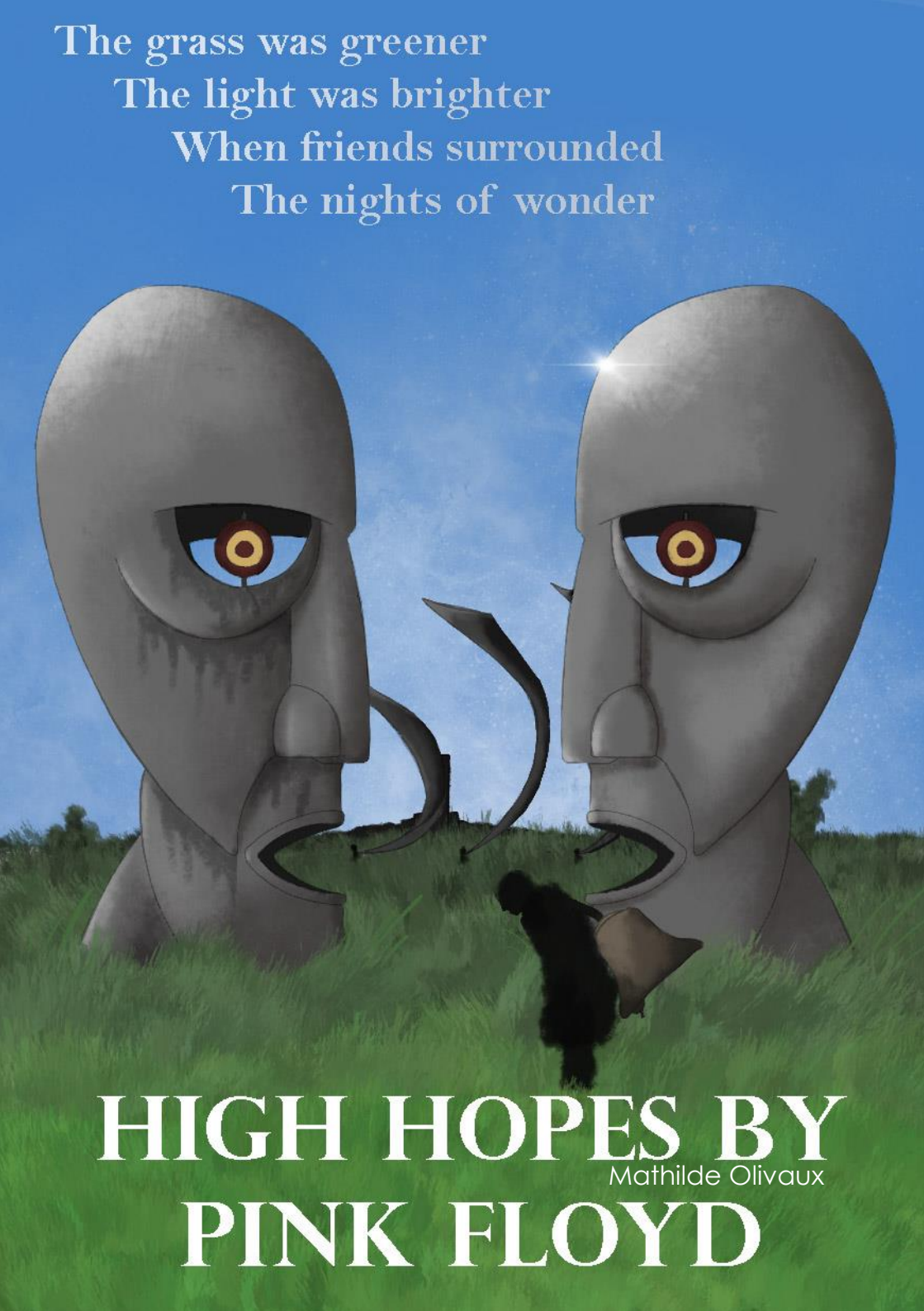
How do I tell you where I was that night,
now that our story is over and the paint
has gone to dry? Your presence feels light
as a wisp of cirrus over Arizona

or at times dense as *brume* on Barcelone.
Perhaps this time I'll stay for the daylight
as the city sleeps in wait for coming night
and sing a song as I begin to paint :

I'll paint you a picture of Pulaski
at night, that you may see the city lights.

Danielle Pelletier

The grass was greener
The light was brighter
When friends surrounded
The nights of wonder



HIGH HOPES BY PINK FLOYD

Mathilde Olivaux

For Reasons Unknown – The Killers

Et puis on se jure que la prochaine fois, on réussira à endiguer le processus. Voici, pensais-je, **voici** le lot de ceux qui ne se satisfont de rien et qui se lassent de tout, malédiction immémoriale ou syndrome des temps modernes, je ne savais pas.

Êtes-vous déjà tombé amoureux de quelqu'un ? Quelquefois, c'est très rapide, très simple. Aussi simple qu'un mot laissé sur la table du salon ou un parfum familier qui flotte dans la pièce. Et quelquefois cela disparaît tout aussi facilement. Vous vous levez un matin et les papillons ont cessé de voleter dans votre ventre. À la place, ils pourrissent, infectent vos organes et votre chair, tapissant de noir les parois de votre estomac.

Mais vous n'abandonnez pas, pas tout de suite, vous voulez retrouver cette sensation, vous voulez vous battre pour la retrouver, vous êtes prêt à tout pour pouvoir ressentir quelque chose même si cela veut dire respirer à pleins poumons au-dessus de pneus en flammes. Vous voulez qu'on vous rende ce que finalement, on ne vous a jamais vraiment volé. Alors vous criez, à l'intérieur, car ce cri n'a de place nulle part ailleurs.

Alors je boucle mes valises. Je me regarde une dernière fois dans le miroir : j'ai l'air un peu plus âgé, j'ai aussi l'air un peu plus figé. Je ne reconnais plus rien autour de moi, du moins, plus rien ne semble avoir sa place. Est-ce là la véritable tragédie ? De ne plus aimer, **pour des raisons que l'on n'explique pas ?**

Angela Fernandez

I got you, Honey – Ocie Elliott

Je m'appelais Rime, Noé, Lola, Amy, Elliott, Jo. Ça changeait à chaque fois. J'avais pris l'habitude d'arborer d'autres noms que les miens, comme j'avais appris à t'appeler différemment tous les mois, pour nos rencards hors de la collectivité. Pour ces jours, où, dans ces maisons abandonnées d'un autre temps, nous devenions d'autres, autres que celleux que nous étions déjà devenu.es ici. Comme un rituel, les noms avaient pris forme au fil de nos escapades à la mer. Il était si facile d'en changer.

Presque personne du lieu où nous vivions ne portait son nom d'avant de toute manière. Par habitude, sans doute. Nous avions adopté, comme une seconde peau dans un premier temps, ces identités que nous avions forgées dans la lutte, pour se protéger contre la répression. Nos combats étaient devenus qui nous étions, et nos vies d'avant étaient déjà ça, avant que le monde tel que nous le connaissions ne le devienne aussi. On ne se cachait plus aujourd'hui, mais on n'était jamais revenu.es à nos identités d'origine. Peut-être parce que ça faisait déjà bien longtemps pour nous qu'il n'existait plus de retour en arrière. Peut-être parce que l'on voulait marquer que qui que nous étions, nous l'avions choisi.

Alors, avec un naturel qui n'avait rien de déconcertant, je t'appelais par ton nouveau prénom, chaque fois que nous passions la porte et que tu me le révélais. Nos esprit entremêlés t'inventaient une identité, une histoire, dans un monde où nous la faisions, puis venait mon tour. Mais dans ta bouche, quelle que soit la phonétique adoptée pour ces quelques jours, mon nom paraissait familier. Comme si je l'avais toujours porté, comme s'il n'avait jamais changé, comme si tu l'avais toujours dit exactement de cette manière. Je me demandais souvent si tu ressentais la même chose, que je t'appelle Leila, Alex, Victor, ou Noémie. Etait-ce parce qu'on était pluriel.les, et que nos amours l'étaient aussi, que nous étions nous, familier.es, aimé.es, vivant.es, quelle que soit notre présentation au monde ? C'est seulement quand j'ai réalisé que la mer en bas des marches n'attendait jamais de connaître mon nom pour m'appeler, qu'alors j'ai compris que toi non plus. On n'avait pas attendu que le monde s'arrête pour commencer à exister ; c'était simplement plus facile depuis qu'on le faisait tourner correctement.

Solenn Espaze

Lacunae
Sinking – Feverkin

Paris est belle, Paris est calme. Le ciel est gris le sol aussi. L'aube m'a surprise, je pensais retenir la nuit. Paris est grande mais elle est floue. Il pleut mais le ciel est sec. Il pleut sur mes joues, pleut-il dans mon cœur?

Il y a les rues, il y a les rats. Il y a les squares et il y a les toits.

Prendre de la hauteur, s'élever. Chercher l'espace, l'air et la lumière. Les tuiles ou l'ardoise, l'orage, le ciel turquoise. Les pieds dans le vide, les yeux dans le vague. C'est chez nous, c'est là que je suis. Comme toujours. Comme avant. Comme aujourd'hui.

Il y a la faim, il y a le froid. Mais il y a nous et il y a moi.

Frissons, chair de poule. Les mains engourdies, les jambes aussi. Le ventre creux, le cœur vide. L'hiver aux portes et le béton traître. Mais les amis et un *memory* sorti de rien, et j'en perds mon latin. Mais la famille pour toujours, parce que c'est tout. Parce que c'est ça.

Il y a la terre et il y a l'eau. Il y a la terre et il y a le ciel. Il y a le soleil, le vent. Il y a ma peine, il y a l'océan.

J'encre mes carnets. Bleu, noir. L'eau monte, l'ancre reste. L'air disparaît, le silence est d'or. L'obscurité s'incruste, s'imprègne et s'endort. Était-ce les battements de mon cœur, l'écho onirique d'un ciel de plomb, ou la peau des tambours d'un peuple oublié?

Il y a les mots. Il y a ceux que je dis, ce que je pense. Et il y a ce que je tais et ceux qui ne se pensent pas.

Infinis, inépuisables. Indélébiles ou pas. Du papier, du bois, du sable. Ou l'esprit. Les mots durs, les mots doux. La mort fuit et l'amour fou.

Il y a ton image, il y a ton souvenir. Il y a tes rires et tes pleurs.

Je te vois. Je t'entends. Je me noie et j'attends. Mer de larmes, torrent bruyant. La danse et la musique, la passion et rideau.

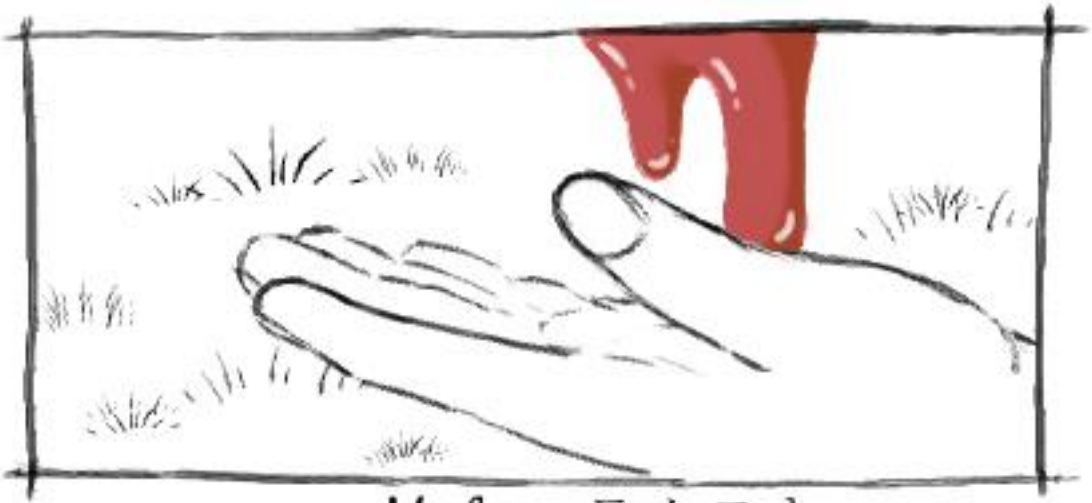
Il y a la fin et il n'y a rien.

Absence, silence. Éternité de néant. Solitude, abandon et questions. Où va-t-on, pourquoi y aller, pourquoi rester?

Il y a tout. Mais il n'y a pas toi.

Le noir. Battement de cils, le gris. Le ciel, la pluie et Paris. Ni la mer, ni les mots. Ni la mort, ni la vie. Je suis là, et tu es partie.

Sarah Martin



My flower 두 손 모아

간절히 바라죠 다시 피어나

My flower - Ladies' Code

Soldier Side – System of A Down

Sa décision est prise. Il ne peut pas finir comme son grand frère. Ni comme son père. Ni comme son oncle. Ni comme ses cousins. Ni comme ses voisins. Tous enterrés dans un cimetière collectif. Tous voués à l'oubli. Avec seule identité commune l'inscription gravée sur une plaque de marbre posée à l'entrée de ce jardin cadavérique duquel surgissent des cris silencieux de désespoir, de colère, de douleur. Ce jardin dont l'intimité est violée au quotidien par des invasions injurieuses qui viennent troubler le sommeil déjà perturbé de ces corps fragiles que la mort a choisis, corps encore si jeunes. Il ne le peut pas. Il ne le veut pas. Dans deux jours, il sera loin d'ici. Loin de ce jardin. Loin de ce pays. Loin de cette guerre interminable. Cette guerre imposée depuis des générations. Et qui se poursuivra probablement encore pour quelques-unes. Dans deux jours, il sera de l'autre côté de la Méditerranée.

Une dernière visite. Il ne peut pas partir sans dire au revoir à son grand frère. À son père. À son oncle. À ses cousins. À ses voisins. Il ne peut pas partir sans leur expliquer, malgré leur absence depuis des mois, et pour certains depuis des années, sa décision. Si c'est la rage qui l'a poussé à partir le plus tôt possible, c'est la honte qui ne lui permet pas de le faire, sans au moins s'excuser pour sa lâcheté, pour sa fugue. La honte de ne pas poursuivre le combat. La honte de déguerpir. La honte de ne pas être à la hauteur du destin qui lui a été imposé dès sa naissance. Mais surtout la honte de participer à leur oubli.

Debout devant la plaque de marbre noircie par le temps, il peut toujours lire l'inscription *Welcome to the Soldier Side.* Un papier à la main, il s'approche d'une tombe quelconque. Après tout, il ne lui est pas possible de savoir laquelle appartient à qui, où s'il y a une seule personne ou plus qui l'occupent. Ses genoux refusent de le tenir et il s'effondre. Perdu dans ses pensées, il ne remarque pas que le jour commence à s'excuser. Quelques gouttes tombées sur son papier le font sortir de son voyage de souvenirs. Il regarde autour de lui. Toujours personne. Personne ne leur rend visite. D'autres gouttes tachètent son papier de nouveau. Bizarre, il ne pleut pas. Ce n'est qu'alors qu'il réalise que ces gouttes coulent de ses joues et non pas de celles du ciel. Il se relève et sort précipitamment. Il fait tomber le papier maintenant froissé sur lequel est écrit : *Pardonnez-moi, mais je veux vivre avant de mourir.*

Diana Tass

Escape – Rupert Holmes

Et puis après tout, il était normal qu'une relation s'étiole avec le temps. On était ensemble depuis trop longtemps, l'amour était là, endormi, anesthésié. Notre routine était devenue effrayante. Je rêvais de notre jeunesse, de la mienne. Je rêvais d'aventure, de passion, de découverte. De ce que nous étions, de ce que j'étais. Il fallait que je parte. M'enfuir. Danser. Boire. Partager mon amour avec quelqu'un. M'enfuir et me retrouver. Oublier cette relation. M'enfuir. Me retrouver. Prendre soin de moi. J'étais sexy et jeune à l'époque - désormais plus vieille et sage. Et je le connaissais par cœur, il n'y avait plus de surprise, il n'était plus celui que j'avais connu. Et je priais pour que quelqu'un réponde à mon annonce… Aller dormir. Être rejoint. Voir la lumière s'allumer. Entendre les pages du journal. S'endormir. Ne pas le voir au réveil. Le retrouver au dîner. Ne pas parler. En lisant le journal quelques jours plus tard, quelqu'un avait répondu à mon annonce. Homme ? Femme ? Aucune indication, et aucune importance. Je voulais juste m'échapper. Le rendez-vous approchait. La petite robe que je n'avais pas mise depuis des années m'allait-elle toujours ? Est-ce que le rouge à lèvres était de trop ? Ma manucure était-elle impeccable ? Tout devait être parfait pour ma première nuit en tant que moi. Assise au comptoir du bar à siroter une Pina Colada, je m'imaginais tout sur mon rendez-vous. La musique était trop forte. Je ne m'entendais même plus respirer ou mâcher mes cacahuètes. Et s'il m'avait posé un lapin ? La porte s'est ouverte et je l'ai reconnu instantanément. Ses yeux noisette, son nez retroussé, ses lèvres fines, sa barbe de quelques jours. Il y avait quelque chose de changé. Une nouvelle coupe de cheveux ? Nos regards se sont croisés, un sourire apparaît sur mon visage, les yeux écarquillés, il s'est approché, s'est installé à mes côtés. Son alliance brillait par son absence. La mienne aussi. Cela aurait dû m'inquiéter, et pourtant, cela me soulageait… Il cherchait à s'enfuir aussi. On allait s'enfuir ensemble. Il commande une Pina Colada. Moi aussi. Surprise. Je ne savais pas qu'il aimait ce cocktail. Lui non plus. Je ne le voyais boire que du whisky. Il ne me voyait boire que de la vodka.

Ce soir-là, il y avait ce quelque chose de familier mêlé à l'inconnu, ce quelque chose d'excitant et d'effrayant. Ce quelque chose qui avait disparu entre nous, mais qui était revenu. Nous nous sommes enfuis. Nous avons dansé. Nous avons bu. Nous avons partagé notre amour. Nous nous sommes enfuis. Nous nous sommes retrouvés. Et nous n'avons plus jamais pris pour acquis ce que nous avions, ou jugé que nous savions tout de l'autre, pacte scellé avec un verre de Pina Colada… Mon partenaire.

Célia Fisli

NOW IN THEATER
SWEET DREAMS
(ARE MADE OF THIS)
BY
EURYTHMICS
Marine V. B.

Le coucher du Soleil

L'estate, le quattro stagioni – A. VIVALDI

Philippe se tenait à la fenêtre de la chambre. En cette matinée du premier septembre, il pleuvait, et un orage se préparait. Derrière, une voix usée mais forte demanda à la nourrice ：« faites venir le petit Louis. »

Louis courait dans les grandes galeries, jouant à cache-cache avec ses cousins. Il connaissait déjà, malgré ses 5 ans, toutes les petites cachettes de la demeure imposante. Tout à coup, il vit déboucher sa cousine d'en face. Il tourna rapidement à droite, pour tomber sur la nourrice qui lui dit de venir vite. Sa nourrice marchait d'un pas rapide et était silencieuse. Louis était inquiet, car le visage de sa nourrice d'habitude plein de bonté était cette fois-ci maussade et triste. On apercevait presque des gouttelettes ruisseler sur son visage.

On entra par après dans la chambre de son arrière-grand-père, qui se tenait allongé sur son lit. Le père de Louis étant mort quand celui-ci avait deux ans, un an après son grand-père, Louis n'avait réellement connu que son arrière-grand-père, qui portait le même prénom que lui. Il adorait cette personne grande et très cultivée. Louis s'approcha du lit et écouta son aïeul, et se rendit compte qu'il était en train de mourir. Les larmes aux yeux, il écouta les dernières paroles du mourant. En premier lieu, il lui dit que c'était un garçon intelligent, et surtout gentil. Ainsi , il était promis à un avenir radieux. Un premier coup de tonnerre éclata au loin. Puis, Louis lui enjoignit de toujours limiter ses dépenses, et d'être économe en toutes circonstances. Un second coup de tonnerre éclata, plus proche. La voix chancelante, il lui conseilla dernièrement de garder sa gentillesse et sa bonté, et de toujours pardonner à tout le monde. Le vieil homme se tût, et son regard devint vide. Louis lui ferma les yeux.

C'est alors qu'éclata l'orage. Les portes à gauche s'ouvrirent précipitamment, et une foule s'inséra dans la chambre. Puis, la même chose se produit avec les portes à droites. Tous ces gentilhommes annoncèrent la mort du roi dans un vacarme assourdissant. Philippe partit directement dans le bureau attenant, où se trouvait le testament du roi qui venait de mourir. En effet, nous étions le 1 septembre 1715. Le long règne de Louis XIV venait de prendre fin, et celui de Louis XV avait juste commencé.

Hadrien Wilmet

Beautiful Trauma – Pink

Papillon tourmenté s'est posé dans mon cœur,
Emporté par les flots d'émotion bouleversantes,
Mon âme bousculée s'est emplie de rancœur.
Le cauchemar qui me réveille, et cette attente…
Parée de l'Ambre du couchant tu m'éveilles
Et m'attire, je papillonne vers ton soleil.

Je peux à peine respirer certains jours mais
Ta lumière, Ô ma drogue, mon amour m'éclaire.
J'oscille : ombre ou clarté ? Icare des insectes
Je t'impose mon hésitation, objet abject.
Mes ailes de cire m'emportent au gré du vent,
À force de folâtrer on s'éteindra.

Alice Loiseau

Featuring...
Alice Loiseau
Sarah Martin
Diana Tass
Olga Laurent
Et autres !